

STÉPHANE BIGO

« L'enjeu auquel mes voyages m'ont amené a été d'affiner ma relation avec le cheval »

Personnage au parcours d'un éclectisme rare, Stéphane Bigo semble avoir eu plusieurs vies, jugez plutôt ! Ingénieur dans l'aéronautique, juriste, notaire, mais aussi cavalier au long cours, enseignant d'équitation et auteur prolifique.

Rencontre tout en légèreté avec un homme de cultures.

PROPOS RECUEILLIS PAR CHRISTOPHE HERCY. PHOTOS : THIERRY SÉGARD (SAUF MENTION).





1

Collection privée



2

Collection privée



3

Collection privée



4

Dr. Gilles Nicolet

- 1 La Chine sera son dernier grand voyage à cheval (1999). Au fond, le Mustagh-Ata.
- 2 Vingt-trois ans plus tôt en Turquie... Stéphane Bigo relie Istanbul à Kaboul.
- 3 Sur un pont plus que précaire en Bolivie lors d'un périple de plus de 8 000 km.
- 4 En 1994, il sillonne le Cameroun, l'Éthiopie et le Kenya.

Cheval magazine : Dans quel milieu voyez-vous le jour au printemps 1937 ?

Stéphane Bigo : Je suis issu d'une famille de notaires, et originaire du Nord de la France, tant du côté paternel que maternel. À une époque où, dans la bourgeoisie notamment, les familles s'épousaient entre elles et restaient dans leur région. C'est avec notre génération que l'on a commencé à aller voir ailleurs. Après avoir vécu à Marseille, je vis aujourd'hui dans la Drôme.

CM : À cette époque de votre vie, quelle place tenait le cheval, était-il un animal familier ou plutôt « exotique » ?

SB : Ma famille n'était pas du tout cavalière. Mon parrain, le frère de ma mère, était fermier en Normandie et travaillait avec des perchérons. Durant l'exode de mai-juin 1940, on s'est retrouvé chez lui. J'y ai vécu les années de guerre dont le seul souvenir que je garde est un régiment de cavalerie de l'armée d'occupation, ayant fait halte pour désaltérer les chevaux. À 15 ans, je suis revenu à la ferme où l'on me donnait un cheval pour rouler ou herser un champ. Dessus, je n'étais pas à califourchon, j'avais les deux jambes du même côté et tenais le collier d'une main. La première fois que j'ai pu monter un che-

val de selle, j'avais 25 ans. C'était à Eygalières (Bouches-du-Rhône) chez Henri Roque, un pionnier du tourisme équestre. Cette chevauchée dans les Alpilles m'a donné le goût de la liberté et du risque.

CM : Dans quelles circonstances avez-vous vécu une première expérience équestre au long cours ?

SB : Elle a eu lieu consécutivement à des événements familiaux. J'ai décidé à 39 ans de prendre une année sabbatique pour faire le point et vivre une aventure qui soit vraiment la mienne. Le point de départ fut Istanbul en Turquie et l'arrivée Kaboul en Afghanistan. La préparation a duré un an, et de septembre 1976 à septembre 1977, j'ai voyagé à cheval, seul, par l'Irak et l'Iran. Aujourd'hui, ce serait probablement impossible.

CM : Vous pensez que la géopolitique actuelle rend les voyages à cheval plus compliqués que naguère ?

SB : J'ai là-dessus une réponse assez concrète à vous donner parce qu'avec des amis voyageurs à cheval nous avons créé en 1980, une association (www.cavaliersaulongcours.com) et à travers ceux qui voyagent actuellement, on voit les tendances. Les voyageurs à cheval vont en Amérique

latine, parce que c'est une région du monde plutôt tranquille. En revanche, les incursions vers les pays d'Asie sont beaucoup plus problématiques. Ce que j'observe c'est qu'à notre époque, celle des pionniers, on prenait des risques parce que nous avions confiance dans la vie. Désormais, avec le discours sécuritaire qui s'est imposé dans une société qui cherche à avoir de plus en plus d'emprise sur les individus, je crois qu'il faut plus de courage pour voyager à cheval qu'auparavant.

CM : Brièvement, quelles ont été les grandes périodes de votre vie professionnelle ?

SB : Jusqu'à mes 25 ans, ce fut les études : math sup, math spé. Je n'ai pas eu de vie de jeune homme, mais plutôt une vie monacale où je me consacrais entièrement à la réussite de mes examens d'ingénieur. Ensuite, il y a eu mon service militaire, où j'ai fréquenté le cheval et éprouvé assez vite le besoin de me former. J'ai passé mes Degrés. Tout en travaillant, j'ai entrepris des études de droit, puis j'ai exercé la profession de notaire après avoir exercé celle d'ingénieur, et fondé une famille avec trois enfants. Je menais somme toute la vie d'un cadre bourgeois classique. Lorsque j'ai pris mon année sabbatique dont je vous ai parlé, une deuxième vie,

ournée vers le cheval, s'est ouverte avec un grand voyage suivi d'un bouquin, de conférences et de prises de conscience. Je n'ai plus renoué avec ma vie d'avant. Mon dernier grand voyage équestre s'est terminé en Chine en 1999. À partir de là, dans cette deuxième vie, a débuté une nouvelle période consacrée à l'éducation du cheval.

CM : Vous avez chevauché sur presque tous les continents, sillonné des dizaines de pays. Chacun de vos six grands voyages vous a rendu plus riche de quoi ?

SB : Très vite, ceux-ci se sont orientés vers la découverte des cultures du monde. Et également pour apporter des réponses à des questions, à la fois métaphysiques et personnelles, que tout être humain partage. Vous savez, cette intuition à la transcendance, à quelque chose de plus grand que soi. Et puis cette question de l'homme qui, finalement, se formule ainsi : « *Ne fais pas à autrui, ce que tu ne veux pas que l'on fasse à toi-même* ». Je profitais de mes voyages pour savoir quelles étaient, au sein des différentes populations du monde que je traversais, les réponses apportées à ces ques-

tions-là. De là, j'ai développé des programmes culturels par mes interventions dans les écoles qui ont intéressé le corps enseignant.

CM : Très bien pour la contextualisation, mais qu'avez-vous retenu de vos chevauchées ?

SB : Deux choses fondamentales. La première est partout où j'ai voyagé, j'ai rencontré un dénominateur commun d'humanité à savoir une famille avec un père, une mère, un frère, une sœur et des amis. J'arrivais chez les gens, non pas en touriste, mais avec des chevaux, aussi avais-je besoin des autres. Et de ce seul fait, où que je sois, cela a déclenché des réactions d'humanité qui m'ont vraiment porté, en me donnant une confiance dans l'homme et dans la vie. La seconde est plus spirituelle. J'ai fait connaissance avec toutes les religions monothéistes, l'animisme et les philosophies religieuses orientales. J'ai trouvé que la bonne réponse à cette intuition de transcendance dont je vous parlais, se trouvait dans les religions orientales qui disent que c'est un mystère et qu'il ne faut pas essayer de le percer car il dépasse notre entendement. Et je viens de plus en plus à l'animisme (*où on admet que les choses ont une âme analogue à l'âme humaine, NDLR*), parce que la seule façon d'appréhender cette transcendance, c'est la création.

CM : D'où vous est venue l'idée de rédiger, il y a plus de trente ans, un texte intitulé La prière du cheval ? Et considérez-vous que celle-ci soit aujourd'hui en passe d'être exaucée ?

SB : *La prière du cheval*, il y en avait plein à l'époque. Elles concernaient surtout l'être humain et c'était très anthropomorphe. La mienne a eu comme premier objectif de revenir aux fondements de la nature du cheval et de la respecter. C'est un animal qui a besoin d'espace, de liberté, de la compagnie de ses semblables... et qui a besoin d'être traité non comme un objet mais comme un sujet. Pour moi, cette prière du cheval est toujours d'actualité ! Dans mon dernier essai, je reviens sur cette nature du cheval qui nous oblige aussi à revenir aux fondamentaux de la pédagogie si l'on veut établir une relation avec lui. Aujourd'hui, on ne peut plus



▲ Depuis dix-sept ans, il se consacre à l'éducation du cheval.



► ... laquelle offre bien des pistes de réflexions communes avec celle des enfants.

éviter de concevoir le cheval que dans un rapport de sujet à sujet voire de personne à personne. Cette prière du cheval, les gens y sont de plus en plus sensibles.

CM : Au milieu des années 90 en France, on découvre notamment les méthodes Parelli, Lyons... Vous vous intéressez aussi à l'équitation éthologique et à l'éducation du cheval.

SB : L'enjeu auquel mes voyages m'ont amené a été d'affiner ma rela-

« L'éducation du cheval m'a appris à savoir être. »

Bibliographie complète

- *Crinières au vent d'Asie* (1979) chez Nathan, prix du livre d'aventure vécue. Réédité en 2004 (Belin).
- *Crinières au vent indien* (1983) chez Robert Laffont. Réédité en 2004 (Belin).
- *Crinières sans frontières* (1987) chez Albin Michel.
- *Crinières d'ébène* (1994) chez Belin.
- *Crinières de jade* (2002) chez Belin, prix René Caillié des écrits de voyage.
- *Équitation de légèreté par l'éthologie* (2010) chez Belin, réédité en 2013.
- *Équitation de légèreté par l'éthologie*, (2013) seconde édition augmentée chez Belin.
- *Éducation bienveillante du cheval et de l'être humain : l'effet miroir*. (2023) aux éditions du Panthéon.



▲ Stéphane Bigo a développé une méthode basée sur l'adhésion du cheval.

tion avec le cheval. Pour y tendre, il faut être davantage dans un dialogue demande-réponse. Dans le but d'y parvenir, j'ai passé le monitorat en 1995. Mais ce dernier ne m'a pas permis d'apprendre à éduquer un cheval, cela s'apprend au niveau de l'instructeur. Et c'est en lisant la presse équestre que j'ai découvert Pat Parelli et consorts. Et cela a eu pour moi, voyageur à cheval, très proche de mes chevaux, l'effet d'une révélation : mais là voilà la voie que je dois suivre, pas celle de l'équitation classique où on demande au cheval d'être un bon instrument. À partir de là, j'ai basé toute mon éducation sur la relation.

CM : Tout cavalier peut-il parvenir à une équitation d'adhésion et de légèreté ?

SB : Bien sûr ! C'est tout l'objet de cette méthode comportementale avec renforcement qui consiste à motiver son élève à être attentif. Je mets en question la formule du général L'Hotte « *Calme, en avant et droit* », pour moi l'équitation requiert un cheval calme, attentif, en équilibre et droit. Le problème avec le cheval est comment le rendre attentif considérant qu'il n'est pas du tout demandeur vis-à-vis de l'homme, contrairement à un chien. J'ai donc dû développer une méthode pour capter son attention, alors seulement peut-être entamée cette relation basée

sur le respect, la bienveillance, la confiance et la malléabilité du cheval qui doit céder au lieu de résister. Pour l'obtenir, il faut l'adhésion du cheval, c'est-à-dire qu'il faut lui laisser le temps de comprendre, et pour qu'il cède, il nous faut le convaincre, c'est tout un état d'esprit. L'équitation éthologique et comportementale est intéressante de ce point de vue.

CM : Qu'est-ce qui vous fait affirmer que : « Le véritable homme de cheval ne connaît ni la peur, ni la colère, ni l'impatience... » ?

SB : L'éducation du cheval m'a appris à savoir être. Et depuis vingt ans que je donne des stages, je m'aperçois que le grand ennemi de la relation avec le cheval, c'est la peur ou une appréhension inconsciente. Du coup, on manque de cette autorité qui vous fait apparaître naturellement comme le supérieur hiérarchique du cheval, une notion que je sais très contestée. Cependant, je pense que le cheval est dans un monde hiérarchisé et qu'à partir du moment où l'on y entre, même en tant qu'être humain, il vous place dans cette hiérarchie. J'observe chez nombre de mes stagiaires que leur cheval les considère comme un dominé, de là surgit un tas de problèmes. Être gentil avec son cheval n'a pas pour effet d'engendrer la réciprocité comme beaucoup l'espèrent, mais le contraire et, comme disent

les jeunes, il ne vous capte plus. Il peut alors y avoir une relation de routine car, après tout, le cheval n'est a priori pas un animal agressif. Mais si on veut « être le maître du jeu », comme le dit Frédéric Pignon, il est important d'apparaître comme un supérieur hiérarchique qui est aussi pour lui un protecteur. La relation change, il est attentif à vous.

CM : Et pour ce qui est de la colère et de l'impatience ?

SB : La colère est absolument contreproductive parce qu'elle crée chez le cheval un climat vibrationnel qui l'incite à prendre la fuite, et s'il ne peut pas fuir, il va se soumettre mais jamais il ne va adhérer. Quant à l'impatience, c'est pareil. Si je ne lui laisse pas le temps d'assimiler ce que je lui demande, il est débordé et cherche à fuir. Pour conclure sur la colère et l'impatience, permettez-moi de me citer : « *En équitation, punir n'est pas manifester son autorité, c'est montrer ses limites.* »

CM : Venons-en à votre dernier ouvrage paru : Éducation bienveillante du cheval et de l'être humain : l'effet miroir. Cet essai établit un parallèle entre l'éducation d'un être humain et celle d'un équidé. Personne ne s'y était aventuré avant vous ?

SB : Pour être éducateur, je me suis formé au côté de Silvia Furrer à la

« La colère est absolument contreproductive parce qu'elle crée chez le cheval un climat vibrationnel qui l'incite à prendre la fuite. »

méthode Parelli, d'Élisabeth de Corbigny (*adepte de la méthode Lyons, NDLR*), mais aussi de Patrice Franchet d'Espèrey, ancien écuyer du Cadre noir, et j'ai constaté que toute personne qui éduque un cheval, fait des rapprochements avec l'éducation des enfants ou des petits-enfants qu'elle peut avoir. Lors d'une conversation avec Élisabeth de Corbigny, celle-ci m'avait confié rêver d'écrire un bouquin sur cette éducation comparative. Mais celui qui éduque les chevaux n'y vient jamais, car si on connaît bien l'éducation du cheval, on ne connaît pas très bien celle de l'être humain, et dieu sait si, dans la seconde moitié du XX^e siècle, il y a sur ce thème une littérature abondante. Moi, j'aime l'écriture et l'étude et du coup, je me suis attelé à la tâche, ce qui m'a permis de beaucoup approfondir mes connaissances sur l'éducation de l'être humain, et ce d'autant plus que je suis grand-père d'un petit garçon déficient mental et d'une petite-fille élevée selon les méthodes de l'éducation positive.

CM : Pourquoi avez-vous fait appel à l'expertise d'une orthophoniste ?

SB : Parce que l'orthophoniste a de solides compétences en matière d'éducation et de psychologie de l'enfant. Je l'ai rencontrée (*Harmonie Babin, NDLR*) lors de l'un de mes stages d'initiation au voyage à cheval. Ma démarche l'a intéressée, elle a lu le manuscrit et m'a fait part de réflexions en en soulignant les

manques. C'est elle qui m'a fait découvrir Carlos Pereira, cet écuyer linguiste. Avec ce livre, je suis entré dans le monde de la linguistique, de la psychologie, de la pédagogie.

CM : Vous écrivez « les chevaux difficiles sont les meilleurs de nos maîtres », est-ce transposable pour des éducateurs confrontés à des apprenants turbulents ?

SB : Lorsqu'on établit comme je l'ai fait une méthode d'éducation du cheval (*Équitation de légèreté par l'éthologie, NDLR*), on a une trame, c'est une progression qui permet d'arriver à la basse ou haute école, mais cette trame s'avère un peu répétitive à la longue, comme un professeur de maths qui après trente ans de cours ressasse les mêmes choses. Certes, c'est moins fatigant pour lui, mais des chevaux difficiles vous remettent en question, car ce que vous appliquez aux autres, avec eux, ça ne marche pas. À partir de ce moment-là, ils sont nos maîtres. Si je veux résoudre le problème, il me faut inventer une solution que ma culture (*équestre et technique, NDLR*) peut m'aider à trouver. C'est pourquoi la vraie culture n'est pas tant de connaître la solution à tous les problèmes, mais d'être capable d'inventer les solutions au fur et à mesure que les problèmes se présentent. Les chevaux difficiles nous font avancer.

CM : Il y a plus d'analogies que vous ne le pensiez entre

le cavalier qui éduque un cheval et le parent ou grand-parent avec leur enfant ou petit-enfant ?

SB : Bien sûr ! Mais il y a aussi des différences. Le cheval est un être naturellement égocentrique, beaucoup moins capable d'empathie et de théorie d'esprit que nous. Par conséquent, ces capacités de l'être humain compliquent la tâche éducative, parce qu'à partir du moment où l'imagination se met en marche de la part de l'apprenant (*l'enfant, NDLR*), il dispose de moyens que le cheval n'a pas, pour nous déstabiliser, nous pousser à nos limites. Il est plus facile d'éduquer un cheval qu'un être humain. En exergue de mon bouquin, je cite Kierkegaard (*Søren Kierkegaard, théologien danois du XIX^e siècle, NDLR*) : « Si je veux réussir à accompagner un être vers un but précis, je dois le chercher là où il est et commencer à cet endroit. » C'est ce que nous apprend le cheval et que l'on oublie un peu trop dans l'éducation des êtres humains.

CM : Au moment de refermer votre livre où il est question d'effet miroir, à quoi justement souhaitez-vous que le lecteur réfléchisse ?

SB : J'espère que mon livre permet à tout éducateur, d'êtres humains en particulier, d'en revenir à des questions de bon sens, bon sens que le cheval vous apporte à travers les fondamentaux qu'il est nécessaire de respecter pour l'éduquer. ●



▲ Son huitième ouvrage vient de paraître aux éditions du Panthéon.

La nouvelle prière du cheval de Stéphane Bigo (1987)

Cavalier, laisse-moi te dire...

Je suis un coureur de prairies, j'aime les grands espaces. Fais-moi travailler en premier lieu dans la nature, car elle est ma joie de vivre. Je te donnerai en échange le meilleur de moi-même.

Je n'aime pas vivre seul, j'ai besoin de la compagnie de mes semblables pour galoper, pour manger, pour jouer ou pour me battre. S'il te plaît ne m'emprisonne pas.

Comme tout herbivore, je suis un animal de fuite. Je suis donc facilement impressionnable, l'agressivité me traumatise et en cas de danger, fictif ou réel, ma première réaction est de fuir. C'est pourquoi j'ai besoin que tu m'expliques, mais surtout que tu me mettes en confiance, avec patience, avec amour.

À ceux qui me dominent, j'offre ma force, ma rapidité, ma résistance.

Mais à ceux qui m'appriivoisent, j'ouvre les portes de ma propre magie. Car je suis plus qu'un moyen, je suis l'initiateur. Mon univers est celui d'un ordre oublié, celui des forces vives et des sensibilités où l'homme retrouve son être originel et son identité.

Cavalier, si tu m'aimes... Médite et fais ce qui convient.

▼ En Iran, le cavalier a traversé sur 20 kilomètres un lac salé, entre terre et ciel.



Collection privée